

TÉMOIGNAGE : UN KHÂGNEUX DES ANNÉES 20

Je m'excuse, unes fois de plus, auprès de Sirinelli, de n'avoir pas répondu à son questionnaire. Mais j'aurais eu l'impression d'écrire mes mémoires, ce que je n'ai pas encore entrepris !

Ai-je quelque chose à dire sur le problème des orientations des influences qui peuvent être à l'origine de nos vocations de nos carrières ?

Socialement, mon cas est des plus traditionnels. Petit-fils de petits viticulteurs, fils d'instituteurs (au pluriel), bon élève à l'école primaire, au lycée, hypokhâgne à Montpellier, khâgne à Louis-le-Grand, Ecole normale : rien que de banal. Peut-être puis-je évoquer deux ou trois détails, dont vous apprécieriez vous-mêmes s'ils entrent dans le cadre de vos réflexions.

En 1915-1916, dans une classe primaire de certificat d'études, à dix ans, j'ai eu un instituteur merveilleux. Or cet homme, dans les premiers jours de la guerre, avait perdu son fils normalien (promotion 1910), et agrégé d'histoire. Je revois la tendresse bouleversée de son regard, quand il me prédisait que je serais normalien et historien. Bien entendu, dans les années qui suivirent, je n'y pensais plus guère. Mais il m'arrive encore d'être touché de ce souvenir, de ce relais, de ce transfert.

Je crois que mon orientation décisive vers Normale-Lettres a été prise en classe de première, et, paradoxalement, sous l'influence de mon professeur de mathématiques. C'était, lui aussi, un normalien 1910, et il aimait nous parler de "l'Ecole". Il me dit : vous avez abandonné le grec pour vous réserver la possibilité d'une carrière de scientifique; vous pouvez parfaitement garder les grands concours dans cette direction ; mais, d'après les professeurs de lettres, vous aurez infiniment plus de facilité du côté littéraire; or le concours de l'École normale, comme le baccalauréat, a une "section C"; une bonne copie de mathématiques y augmentera vos chances. Comme je me suis beaucoup ennuyé en classe de "Math. Elem.", j'ai suivi l'indication de mon professeur de première, et je suis entré en Khâgne.

On venait de créer à Montpellier une classe de préparation, hypokhâgne et khâgne à la fois. Nous n'y étions guère qu'une demi-douzaine, étudiants plus que lycéens, et fort peu préoccupés du concours. Or je peux dire que, et sans doute pour cela, j'ai passé dans cette "hypokhâgne" le meilleur moment de ma formation. Mon professeur de latin, que j'avais connu en première comme le malheureux le plus chahuté du siècle, se révélait, devant un petit auditoire, le latiniste le plus capable de transmettre son savoir ; mon professeur de français était un intime de Valéry; mon professeur de philo avait été le cothurne d'Edouard Herriot, mon professeur d'allemand le cothurne de Jules Romains; mon professeur d'histoire était Jean-Rémy Palanque, lui aussi pédagogue inexpérimenté en première, et maître passionnant à un niveau supérieur. De plus, j'avais le temps d'aller à la faculté, où je fus initié à Schopenhauer (ce qui ne m'a pas marqué), mais aussi Freud, ce qui, en 1924, était moins habituel qu'aujourd'hui! Je ne m'étonne pas, avec le recul, d'avoir été admissible dans un très bon rang dès cette première année, alors que personne ne s'y attendait, moi, moins que quiconque. Bien entendu, je m'effondrais à l'oral. J'errais dans les couloirs de l'Ecole, ne liant connaissance qu'avec deux provinciaux peu familiers des lieux, comme moi; c'étaient Georges Canguilhem et Alphonse Dupront. Je me rappelle surtout l'épreuve d'histoire, en face de moi, Lucien Febvre! J'ignorais tout de lui. Même Jean-Rémy Palanque ne m'en avait rien dit. Il m'avait mis une très bonne note à l'écrit; mais, à l'oral, je devais parler de "L'Inde anglaise après 1815"; je ne savais intégralement rien; je devais bafouiller lamentablement; Lucien Febvre était pris entre

le fou rire et l'apitoiement; après soixante ans, je trouve beaucoup de piquant au souvenir de cette première rencontre.

Est-il besoin de dire que le proviseur de Louis-le-Grand me fit appeler d'urgence, pour m'inscrire l'année suivante dans la khâgne par excellence? Je m'en voudrais de dire du mal de cette grande maison. Mais, puisqu'il s'agit de jauger des "influences" sur ma jeunesse, je dois bien dire que cette année de khâgne ne s'y inscrit que pour à peu près zéro. Aucun souvenir original pour le français et le latin; en philo, le malheureux Colonna d'Istria était infirme et mourant; au sommet d'un immense amphithéâtre, je n'ai pas entendu un mot de son cours pendant un an; j'ai joué au morpion, consciencieusement, avec mon voisin de table, un magnifique noir guadeloupéen de 1,90m, qui s'appelait Denis Blanche. Restait le célèbre cours d'histoire d'Alphonse Roubaud, modèle que reconnaissent encore certains de mes bons amis, comme Michel Fourniol; pour moi, ce cours m'ennuyait, et quand Alphonse Roubaud, commentant une de mes copies (d'ailleurs gentiment) me disait: "Monsieur Vilar, faites attention, vous faites de l'histoire à la manière de Guizot, ou de Karl Marx..." je me permettais de penser "plaise au ciel!". Mais il est vrai qu'à l'oral surtout, je "savais" plus de choses que l'année précédente. Beaucoup mois bien placé à l'écrit, je remontai heureusement pour moi, à l'oral. Tout cela est bien scolaire, mais mérite peut-être attention. Entre initiation culturelle vraie, et nécessaire exercice de concours, qui donnera la bonne combinaison, la bonne formule?

Sociologiquement, j'aimerais beaucoup savoir ce que sont devenus tous les khâgneux de 1924. Je compte, là-dessus, sur Sirinelli. Comme cas marquants, je vois deux diplomates, François Coulet et Roger Lalouette. Comme historien-homme politique Jean Fréville, maire de Rennes. Mais le seul dont j'ai un peu deviné la vocation de grand organisateur fut René Maheu. Je me souviens qu'au lendemain du transfert des cendres de Jaurès au Panthéon, il demanda à chacun d'entre nous ses impressions personnelles, dûment rédigées; je n'ai aucun désir de retrouver mon papier, qui ne devait pas être fameux; mais si Maheu avait conservé la collection dans ses archives personnelles, ce pourrait être amusant de la retrouver! Je le signale à Sirinelli.

Le personnel de l'enseignement supérieur en France aux XIXe et XXe siècles. Actes publiés par Christophe Charle et Régine Ferré: Paris: Éd. du Centre national de la recherche scientifique, 1985.